

SÉRIE « SURVIVRE »

Bonjour Solitude, C'est moi l'Orphelin !

«La pâle mort frappe d'un pied indifférent les masures des pauvres et les palais des rois»

Horace (Épîtres)



Par A. El Fouladi

En revenant ce jour, vers midi, à la maison, je fus surpris par une clôture de jujubier qui partage maintenant la cour intérieure de notre maison en deux.

Mon père, qui était perché sur le toit, m'intime l'ordre de ne plus traverser cette ligne de démarcation. Autrement dit, je n'ai plus le droit d'aller dans la chambre de mon oncle, dans la cuisine, dans la partie nord du hangar de «torture» et dans la chambre qu'occupait ma mère avant cette révolution de chaumière. Ce royaume relève maintenant de la seule juridiction de mon oncle. Quant à mon père, il s'est octroyé la moitié sud du hangar de «torture» ainsi que deux chambres situées de part et d'autre du fameux corridor couvert qui joint l'entrée de la maison à la cour intérieure et sur lequel mon père est maintenant perché.

De prime abord je fus très content de cette nouvelle situation géopolitique: Ma mère a maintenant une chambre, avec une petite fenêtre, assez grande (la chambre bien sûr) pour elle, pour moi et pour ma sœur aînée. Quant à ma belle mère et ma demi-sœur, elles gardent la même chambre, situation qui m'a permis de faire enrager et de faire pleurer, plus d'une fois, ma demi-sœur qui n'avait pas droit au changement.

Mais le revers de la médaille est l'interdiction de jouer avec ma cousine, avec qui je viens tout juste de me réconcilier et surtout la privation d'aller goûter au fameux thé à la menthe que mon oncle savait si bien préparer. Ajouter à cela le drame de ne plus pouvoir bénéficier des trésors cachés dans la Choukara (1) de mon oncle. Or voilà que mon père essaie de me convaincre que c'est justement cette Choukara qui était responsable de ce «mur de jujubier» qui scinde maintenant mon univers en deux.

Il paraît en effet que mon oncle a commis le «crime» de cacher une friandise rare dans sa Choukara et qu'il a attendu ma sortie de sa chambre pour en faire profiter ma cousine toute seule. Un tel geste démontre bien son égoïsme, son favoritisme et sa haute trahison vis à vis des «deux familles les plus unies d'Oulad M'bark». Un si perfide affront ne peut être lavé que par le bris des liens ancestraux qui ont été consolidés par le droit coutumier «tribalement» reconnu.

Tout enfant que je suis, je ne peux croire qu'un tel crime puisse être commis par mon oncle, lui qui était toujours souriant, dans sa large barbe noire, et toujours prêt à jouer avec nous contrairement à mon père qui est toujours renfermé sur lui-même, toujours taciturne! Après tout, on peut se permettre

de commettre, de temps en temps un impair aussi adulte qu'on puisse être. Et après tout c'est quoi un adulte? Sinon un enfant qui a tout simplement grandi physiquement! Peut-on alors lui reprocher, à lui tout seul, que son âme n'ait pas grandi dans les mêmes proportions que son corps ?

Mais la rupture s'expliquerait davantage par la mise à l'écart de mon père ; surtout par les notables qui lui reprochent sa brouille avec l'occupant Français, alors que ces mêmes notables acceptent mon oncle avec certains égards d'autant plus qu'il est bon cavalier et membre du groupe local de fantasia ; groupe que mon père exécra.

En effet, d'après lui, ce groupe permet aux français de manipuler les habitants du douar en les détournant de la lutte pour l'indépendance et en leur procurant une fausse fierté: la vraie (fierté) ne pouvant être restaurée que par l'émancipation totale du peuple marocain.

Selon mon père, il n'y a aucun mérite à ce que des adultes responsables passent une journée entière à épuiser des chevaux dans de piètres parodies de chevauchées guerrières, contre un ennemi imaginaire alors que le vrai ennemi tient le pays sous son joug, exploitant ses richesses, ridiculisant ses élites et asservissant tout un peuple. Au fait, comment un cavalier peut-il posséder un semblant de dignité et se sentir si fier sur son cheval, s'enivrer de l'odeur de la poudre et se griser des youyous des femmes, alors que ses compatriotes moisissent dans les geôles de l'occupant, sur le sol marocain, et que d'autres (comme lui) ont besoin d'autorisations spéciales pour se déplacer sur la terre de leurs propres ancêtres! Autrement dit, comment accepter que des marocains deviennent étrangers sur le sol de leurs ancêtres et être réduits à demander un visa pour se déplacer et visiter leur propre pays!

Un tel état d'esprit a vite fait de creuser un fossé entre les deux frères et de conduire à une rupture inéluctable. Celle-ci fut consommée au début de l'automne quand mon oncle décida de s'associer à l'un de ses compagnons de fantasia pour faire ses labours et laisser mon père à l'écart.

Enfant que je suis, je ne peux ni m'expliquer ni comprendre les raisons qui ont poussé les deux frères à se séparer. Cependant, j'en voulais plus à mon père qu'à mon oncle car, proximité oblige, il m'a fait découvrir des sentiments répugnants : La haine et l'amertume qui, peut-être, animent aussi mon oncle mais que je ne peux ressentir ni sur sa figure ni dans son discours car je n'ai plus le droit de l'approcher.

Et voilà que le sort s'en mêle: Un certain soir du printemps de 1954, la pluie se mit à tomber abondamment ce qui fit présager d'une crue imminente et bénéfique de l'oued limitant le douar à l'ouest. Mon oncle, ne voulant pas rater l'occasion d'arroser son champ, sortit la nuit pour endiguer une partie de la crue et la détourner vers le champ en question. Il revint avec une très forte fièvre. Le soir suivant, il se mit à délirer.

De temps à autre il criait le nom de mon

père si fort qu'il finissait par nous réveiller. Ma tante était venue supplier mon père de répondre à l'appel de son frère. Mais il refusa prétendant que mon oncle jouait la comédie. Le lendemain l'état de mon oncle s'aggrava et tard au cours de la troisième nuit, il rendit l'âme.

Je n'avais qu'une vague idée de la mort, mais je n'avais jamais autant pleuré et crié sans avoir personne pour me consoler. En effet, ce sont ceux qui devraient me consoler qui étaient la raison de mes cris, de mes pleurs, de mon désarroi et de ma terreur !

C'était la première fois que je vois des adultes, un tas d'adultes hurler plus que pleurer ! Et si ce n'était que ça! Mon père et ma mère étaient en train de se rouler, tout en criant, sur la haie de jujubier qui partageait la maison en deux sans apparemment sentir les lacérations des épines, et ce, jusqu'à avoir aplati cette frontière artificielle !

Mais a-t-on besoin de la mort d'un frère pour détruire une misérable barrière de jujubier faite de tiges et d'épines et érigée par les épines de la haine et des ramifications de la bêtise humaine? Doit-on sacrifier un oncle pour voir un père s'attendrir et sentir le vrai isolement et goûter à la réelle solitude ?

A peine a-t-on enterré mon oncle, que des rumeurs commencèrent à circuler dans le douar comme quoi il fut enterré vivant. Ces rumeurs ont eu pour origine un semblant de respiration du défunt, lors des ablutions rituelles, certainement due à un renvoi de gaz. Mais ce qui avait consolidé ces rumeurs c'était la très courte maladie de mon oncle et surtout la bonne santé dont il jouissait.

Est-ce l'espoir de revoir son frère vivant ou est-ce pour faire taire ces rumeurs que mon père prit, la nuit venue, une pèle et est allé, avec un cousin, déterrer le corps du défunt ? Tout est-il que ce geste de folie a eu pour conséquence d'avoir fait sombrer mon père dans une grave maladie qui avait failli l'emporter lui aussi. Cette maladie n'avait pas empêché les gens du douar d'accrocher son isolement si bien que seuls nos proches cousins continuent de lui parler.

Il décida alors de creuser un puits dans une de nos parcelles, située à environ deux kilomètres du douar et à y construire deux pièces et une cuisine, le tout avec ces briques de terre mélangée à de la paille.

Depuis la mort de mon oncle, le malheur semble faire du sur-place au-dessus de nos têtes et prendre un malin plaisir à nous provoquer. Mon père est devenu très morne, très irritable ! Quant à ma mère, sa santé s'est mise à se détériorer, juste après l'enterrement de mon oncle : Elle s'est mise à perdre l'appétit, à se fatiguer par le moindre effort et à sentir des douleurs dans la poitrine. Vient ensuite une toux qui ne tarde pas à devenir chronique.

Malgré sa maladie, maman n'est pas épargnée par la méchante humeur de mon père ! Le premier incident survient quand la plus jeune de mes tantes est venue présenter ses condoléances. Elle vivait dans un douar

À suivre : page 19

SÉRIE « SURVIVRE »

Bonjour Solitude, C'est moi l'Orphelin !

Suite de la page 18

situé à une soixantaine de kilomètres plus loin dans la plaine et n'avait donc pas soulevé l'occasion d'être en présence de ses trois sœurs à la fois, à savoir ma mère, la veuve de mon oncle et ma troisième tante qui habitait à environ 5 kilomètres plus loin, dans la montagne voisine.

L'autorisation d'aller visiter ensemble notre tante de la montagne a été demandée à mon père qui l'accorde sans trop se formaliser. Il accorde également aux trois sœurs l'autorisation d'emmener le bourricot pour assurer le transport de la marmaille (c'est à dire moi, ma sœur aînée et ma cousine).

Les retrouvailles des quatre sœurs furent émouvantes et le temps passé ensemble fut pour moi des vacances inoubliables ! Ma tante avait une fille qui s'ennuyait toute seule dans un grand jardin clôturé où poussent, côte à côte, figuiers, grenadiers et oliviers. Ajouter à cela un potager bien garni et un ruisseau qui coulait d'une petite source voisine. Je n'avais jamais vu autant de verdure et autant d'eau douce de toute ma vie. Et quoiqu'en disaient mes tantes et ma mère, nous étions bel et bien au paradis, car c'était comme ça que j'ai entendu les adultes le décrire autour de moi au douar Oulad M'Barek (qui aurait pu aussi bien s'appeler, sans choquer personne, «Oulad des sans verdure»).

Dans l'unique puits du douar Oulad M'Barek, on ne puise qu'une eau saumâtre, que seul le bétail trouve à son goût, à cause de sa haute teneur en chlorure de sodium. Si cette eau est utilisée dans la cuisine et pour éteindre la soif des humains, elle n'est cependant pas bonne pour préparer le thé, encore moins pour laver le linge car le savon n'y mousse même pas. Pour cela, il faut se déplacer quelques kilomètres plus loin, pour avoir de l'eau douce. D'où notre émerveillement, nous les enfants, devant tant d'abondance et de beauté qui avaient peut-être encouragé ma mère à prolonger un peu plus notre séjour chez ma troisième tante de la montagne.

Grave erreur ! Car le bourricot semble beaucoup manquer à mon père !

En effet, une fois de retour à Oulad M'Barek, et sitôt mon père nous aperçut, le mot «bourricot», n'a cessé de revenir dans son monologue. Il hurlait plutôt qu'il ne parlait et les yeux lui sortaient de la tête. Ma mère se réfugia dans sa chambre et mon père l'y poursuivit. J'ai voulu en faire autant mais l'une de mes deux tantes me retint. Quelques secondes plus tard ma mère commença à pousser des cris, mais personne n'osa intervenir. Alors je me suis mis à hurler moi aussi et ne me tus que quand ma mère sortit me blottir dans ses bras tout en avalant ses larmes.

Le lendemain mes deux tantes (la plus jeune et la veuve de mon oncle) ont disparu. Mais ma cousine est toujours là. Ma mère me prit avec elle pour aller travailler dans un champ voisin. Je ne me rappelais pas exactement ce qu'elle faisait comme travail, mais elle le faisait tout en pleurant et tout en me racontant ses malheurs et la façon dont elle comptait s'en sortir.

Mais que peut faire une femme marocaine des années 1950, berbère, orpheline, sans éducation, emprisonnée par les coutumes et de surcroît malade ? Tout ce qu'elle peut faire, pour exorciser le malheur, c'est de se

réfugier, comme tout opprimé, dans la seule liberté contre laquelle l'opresseur ne peut rien : Le rêve ! Et son rêve, à elle, c'est de me voir, moi le petit morveux va-nu-pieds la faire sortir de son malheur et la rendre heureuse !

Elle comptait sur moi pour aller à l'école française et non pas à l'école coranique, alors que le douar n'avait pas d'école du tout ! Elle était sûre que je vais réussir mes études, que je vais commander à des hommes et que je vais être habillé avec des beaux costumes et des beaux souliers ! Elle s'arrêta un moment pour tousser longuement. Je profite de cette pause pour me mettre en devoir de réfléchir sur un grave problème : Celui de distinguer le soulier droit du soulier gauche. Il faut dire que, jusqu'à présent, ce problème ne m'a jamais préoccupé car pour le moment je marche pieds nus sans jamais avoir été capable de distinguer mon pied droit de celui gauche. Mais maintenant que je dois aller à l'école française, il faut que je résolve au plus vite ce problème !

J'allais me pencher sur un autre problème, celui du consentement de mon père pour que je puisse fréquenter l'école des *Roumis*, quand ma mère attira mon attention sur quelque chose qui semblait la terroriser : c'était du sang dans son crachat. Mais elle se ressaisit vite et me demanda si j'accepterais de la prendre avec moi, dans ma maison, une fois que je serais un grand Monsieur. Je lui ai répondu que oui.

Et puis, continua-t-elle, tu me soignera dans un hôpital ... Elle parlait tout en pleurant et en crachant du sang. Et moi j'étais très heureux de cette nouvelle intimité et de cette sorte de complicité qui venait de naître entre nous deux.

Brave maman, permets-moi maintenant de rendre un grand hommage à ton courage et de compatir à toute ta souffrance; permets-moi aussi d'admirer ta façon de conquérir ta liberté malgré les barreaux de la cage. Tu m'as montré que n'était solitaire que celui qui ne sait pas rêver et n'était prisonnier que celui qui a les pieds bien ancrés sur terre !

Nous emménageons dans notre nouvelle demeure quelques mois après la mort de mon oncle. La maison n'était pas tout à fait isolée. En effet l'un de nos cousins habite à environ 300 mètres plus loin au sud. Un autre groupe de nos congénères se trouve à environ le double de cette distance vers l'est et le père de ma belle-mère réside à peu près à la même distance au nord nord-ouest. Quant au douar, il se découpe sur un magnifique décor montagneux complètement au sud. La vue est superbe : Des monts enneigés surplombent la ville de Béni Mellal à l'est et s'évalent vers l'ouest pour s'évanouir dans le lointain horizon, au delà de la légendaire ville de Marrakech.

Je suis surpris de découvrir, d'ici, que là où habite ma tante (et que je croyais être «la montagne») n'est finalement qu'une écaille sur le dos d'un dragon sans commencement ni fin. Commence alors un jeu de questions - réponses avec les adultes. C'est moi qui posais les questions : Comment a-t-on pu construire la montagne ? Elle s'est construite par la volonté de Dieu. C'est quoi Dieu ? Notre créateur ! C'est qui le créateur de Dieu ? Ne te poses jamais cette

question, sinon tu iras en enfer. C'est quoi l'enfer ? Un endroit où on rôtit les gens qui doutent de Dieu, qui ne respectent pas ses commandements et qui posent trop de questions comme toi !

Aïe ! Mais à mon âge on oublie vite les menaces. Alors je continue de questionner : Où finit la montagne ? Elle se jette dans la mer. C'est quoi la mer ? Une immensité d'eau salée qui a un début mais qui n'a pas de fin. Si la mer n'a pas de fin, comment fait le soleil pour la traverser à l'ouest et revenir le matin par l'est ? C'est la volonté de Dieu et puis arrête de poser des questions qui vont te mener en enfer !

Je viens de constater que plus une question est difficile (pour un adulte) plus la réponse est une menace. Je me suis donc mis en devoir d'inventer mes propres réponses. En ce qui concerne la terre : Impossible qu'elle soit sans fin. Je l'ai imaginé donc comme une brique avec un tunnel qui la traverse d'est en ouest. Ce tunnel est emprunté par le soleil durant la nuit pour revenir le matin par l'est : Comme ça, on ne voit pas de lumière la nuit. Quant à la suspension de la terre dans l'univers, eh bien la première chose que je ferais quand je serais grand c'est d'aller vérifier ça de plus près.

En ce qui concerne la mer, elle non plus ne saurait être infinie : Elle doit s'arrêter aux bords de la brique et un système complexe de tuyaux et de gouttières doit récupérer le trop plein et le ramener à l'intérieur de la terre pour se purifier et pour alimenter les puits dans la plaine et sortir comme sources dans la montagne. L'eau du puits de Oulad M'Barek est la preuve que l'eau des puits vient de la mer. En ce qui concerne la pluie et le reste, je verrai plus tard quand je serai grand. Surtout pas un mot de tout ça aux adultes, sinon ils vont commencer à me taper dessus sans attendre que Dieu me juge et décide de m'envoyer en enfer ou de me pardonner !

L'explication de la tuyauterie m'est venue dans le verger du père de ma belle-mère qu'on m'a dit être mon seul grand-père et que je dois appeler ainsi faute de concurrents qui sont tous morts. J'admirais ce grand père car c'est le seul de la famille qui a réussi à faire pousser des arbres dans ce coin où la verdure ne dure que l'hiver et le printemps (si on exclut le jujubier qui pousse ici comme de la mauvaise herbe). Son jardin contient quelques figuiers, abricotiers et grenadiers et une dizaine d'oliviers. Ajouter à cela un potager. Le tout entouré d'un mur en pisé surplombé par une haie de jujubier sec et très épineux qui découragerait les intrus les plus audacieux. Quant à l'irrigation de cette petite merveille, elle est assurée par un petit réservoir qui surplombe le lopin de terre.

Le réservoir est rempli à l'aide d'un large boyau qu'on plonge, pour le remplir, dans le puits, et qu'on remonte à l'aide de deux cordes glissant sur un système de treuils et tirées à l'horizontale par un âne. La bête de somme commence à se déplacer, à partir du bord du puits, sur une distance d'environ 30 mètres. Au bout de cette distance, le boyau rempli d'eau sort du puits et il est déchargé sur une plate-forme. L'eau passe ensuite à travers deux petit canaux : L'un pour alimenter l'abreuvoir des animaux, situé à l'extérieur du jardin, et l'autre pour

remplir le réservoir d'irrigation.

Un réseau de canaux dont la simplicité et l'efficacité sont déconcertantes, fait de tonneaux d'étain découpés, part de ce réservoir pour irriguer jusqu'aux recoins les plus reculés du jardin.

J'avais hâte que mon père se mette au travail pour nous planter un verger pareil. Mais pour le moment il est occupé à terminer la clôture de la maison, à couper le jujubier pour préparer les prochains labours et... attendre le jour où les français vont déguerpir du Maroc ; Ce qui fait rire mon vrai faux grand père aux éclats ! «Les français partir ? Quel idiot !» Avait-il une fois confié à sa fille, c'est à dire ma belle-mère.

Les journées s'écoulaient paisibles et sans surprise. Ma mère toussait toujours et moi, j'ai repris mes jeux avec ma cousine, orpheline de mon oncle et abandonnée par ma tante qui s'était remariée. De temps en temps nous descendions au jardin de grand-père. C'est à chaque fois un exploit car il faut éviter les chiens des voisins (et cousins) éloignés dont j'ai une peur bleue.

Mais ce n'étaient pas les chiens seuls qui me faisaient peur : c'était également le fait de rester tard et d'être obligé de revenir dans l'obscurité. Car sitôt le soleil couché je deviens pratiquement aveugle. Pis encore : À force de nous raconter des légendes de monstres, il suffit que la lumière s'éteigne pour que l'espace qui m'entoure se remplisse de têtes sans troncs et de troncs sans têtes ; qui foncent sur moi pour me mordre, me tirer et m'engloutir. Quand j'ai essayé d'en parler autour de moi, on m'a traité de poltron, d'âne et d'imbécile. Alors je me suis mis en devoir d'enterrer à jamais cette peur au fond de moi-même.

Mais c'était compter sans cette diablesse de cousine !

Le soleil vient de se coucher ce jour-là et mon père vient tout juste de terminer sa prière pour commencer à préparer l'inévitable thé à la menthe qui va accompagner le pain d'orge du soir. Un thé semblable à ceux du matin et de midi qui accompagnent le même pain quelquefois agrémenté d'huile d'olive ou de beurre, rarement de tagine, festin réservé pour les grandes occasions.

Toute la famille est réunie autour du plateau de cuivre où, tels des soldats devant leur adjudant, les verres forment un demi cercle devant l'imposante théière. Et cette cousine qui n'arrête pas de parler et de sautiller comme un ressort ! Mon père souriait à chacune de ses paroles tout en feignant, de temps en temps, soit la surprise soit l'admiration.

- Tu sais mon oncle, je suis capable de faire ceci...!

- Ah... Vraiment ?

- Tu sais mon oncle, je suis capable de faire cela...!

- Merveilleux ma fille !

«Et *nianani* et *nianana*» rétorquais-je silencieusement, étranglé par la jalousie car depuis la mort de mon oncle mon père ne refusait rien à cette petite peste !

- Tu sais mon oncle, je suis capable de sortir, d'aller faire le tour de la maison dans le noir et de cogner sur le mur pour te prou-

À suivre : page 20

SÉRIE « SURVIVRE »

Bonjour Solitude, C'est moi l'Orphelin !

Suite de la page 19

ver que je l'ai fait ! Et je parie que «lui», il ne sera pas capable de le faire!

«Lui», c'était moi!

Aïe! Je ne peux refuser le défi sans m'attirer les foudres paternelles et je préfère plutôt affronter mille monstres que d'être exposé à la folie furieuse de mon père.

En effet depuis le «poteau aux lamentations» et après l'incident du bourricot chaque cri de mon père me fait trembler comme une feuille ! C'est pour cela que je me suis précipité de relever courageusement le défi à la condition que ma cousine parte la première. Je peux ainsi espérer qu'elle pourrait se rompre gracieusement le coup en trébuchant sur un obstacle salvateur (pour moi bien sûr). Mais au lieu d'entendre ses cris, ce sont les coups qu'elle donne sur le mur derrière mon père qui viennent me marteler les tympans. Et comble de malheur, voilà quelle revienne saine et sauve exigeant que je fasse de même !

Un pari c'est un pari clamait-elle. Devant mon hésitation, ma mère tente d'inventer une excuse pour m'éviter la déchéance mais mon père m'ordonne de me lever et d'accomplir mon devoir.

Une fois dehors, je tends les mains devant, cherchant le mur de la clôture. Je le trouve. Ma main droite ne quitte plus ce guide providentiel, tandis que ma main gauche est restée tendue afin de prévenir toute collision avec un éventuel obstacle. La peur de l'échec m'a empêché de penser aux fantômes ce soir-là et j'ai fini par atteindre l'arrière de la maison, par donner des coups sur le mur et par revenir trébuchant et chutant plusieurs fois dans ma précipitation. Quand j'ai aperçu la lumière de la lampe d'acétylène, je mis le cap dessus et me mets à courir pour échapper à l'océan des ténébres qui semble me poursuivre pour me noyer.

Je fais une entrée triomphale. Ma mère s'empresse de me serrer dans ses bras et mon père m'adresse un sourire où j'ai cru déceler un instant une certaine fierté. L'incident est clos et tout le monde change de point d'intérêt... Sauf ma cousine qui ne veut pas accepter qu'on lui vole la vedette.

Elle revient à la charge décidée cette fois-ci d'avoir ma peau !

- Tu sais, mon oncle je suis capable d'aller au puits, de me laver les mains dans l'abreuvoir et de les ramener toutes mouillées! Et voilà qu'elle saute comme un diable hors de sa boîte et part en courant vers le puits, sans attendre qu'on conclue un marché!

Je prie tous les saints pour qu'elle puisse aller jouer avec son propre père dans ce monde d'où, m'a-t-on dit, on ne revient jamais ! Mais ma prière n'est pas exhaussée puisque la voilà déjà de retour, debout devant mon père comme une sorcière, montrant ses mains mouillées et exigeant qu'il me demande de faire de même ! Ma mère refuse net qu'on continue ce jeu stupide. Mais comme ma cousine se mit à bouder, mon père a fini par m'intimer l'ordre d'y aller.

Me voilà de nouveau dans le noir ! Cette fois-ci je ne peux plus compter sur les murs pour me guider vers mon objectif mais seulement sur mon instinct et mon sens de l'orientation.

Un sentier battu mène au puits. La première chose à faire c'est de trouver ce sentier

dans le noir. La sensibilité de mes pieds nus s'en charge. Une fois dessus je me dirige vers le puits. Si la terre devient molle sous l'une de mes plantes je rectifie la direction de ma marche en conséquence pour rester sur la terre ferme. Je commence à apprécier la ballade et j'accélère légèrement la marche quand soudain je bute sur quelque chose de dur et m'aplatis dessus. Une douleur aiguë me lancine les côtes: les bords de l'objet étaient presque tranchants. C'était l'abreuvoir métallique circulaire.

Je me suis mis à ramper pour s'en éloigner mais voilà que ma main touche un pilier de bois ! C'était l'un des trois piliers qui permettent de fixer le treuil au-dessus du puits. Je bénis maintenant l'abreuvoir car sans lui, j'aurais terminé sans doute ma course au fin fond du puits: puisqu'il n'y avait aucun ouvrage de sécurité autour!

Il faut se laver rapidement les mains et quitter ce lieu maudit. Mais il n'y a point d'eau dans l'abreuvoir ! Ma cousine avait pris soin de le vider après son exploit! Et voilà !

Je reviens, tête basse, pour annoncer, tout en balbutiant, qu'il n'y a plus d'eau. Alors ma cousine éclate de rire et s'est mise à répéter comme un disque d'électrophone rayé : «tu as peur, tu as peur!» Mon père, pour lui faire sans doute plaisir, s'est écrié: «Attrapez-moi ce poltron pour que je puisse le guérir définitivement de sa peur !».

Il n'en faut pas plus pour que des ailes me poussent aux talons ! Je fais demi-tour et me lance dans une course effrénée en direction de notre plus proche cousin du Sud tout en suppliant mon père de ne pas me frapper et tout en appelant au secours . Mais qui ? Seuls les chiens de notre cousin semblent répondre à l'appel et les voilà qui accourent à ma rencontre tout en aboyant sauvagement.

J'ai peur des chiens, certes, mais pas autant que de mon père qui n'arrête pas de crier «Attrapez le, attrapez le!». Entre deux maux, il faut choisir... les chiens ! Et c'est la fuite en avant, de plus en plus accélérée au fur et à mesure que j'entends les pas du poursuivant s'approcher de moi !

Ce n'était point mon père qui me poursuivait: C'était juste ma mère qui essayait de m'attraper avant une confrontation directe avec les molosses du voisin! Je lui avais donné tellement de peine car je n'ai cessé de me débattre pour lui échapper mais elle a fini par m'immobiliser et par me ramener à la maison. Et quand, à la lumière de la lampe, elle vit l'état de mon corps lacéré par les épines du jujubier, elle ne peut arrêter ni ses larmes ni sa toux .

Au fait, comment ai-je pu avoir toutes ces blessures sans les sentir? Encore cet effet dopant de la peur !

La maladie de ma mère s'était aggravée après cette course. C'est du moins l'impression que j'ai eu quand, ayant mis fin à mes jeux avec ma cousine, je passais le plus grand de mon temps à côté d'elle. C'est peut-être pour cela qu'elle paraît plus malade à mes yeux. En tout cas, maintenant elle ne peut plus sortir toute seule. Au début, elle s'agrippait au bras de ma belle-mère. Puis ensuite celle-ci ou mon père se sont mis à la porter carrément dehors, telle une petite fille. Les porteurs n'avaient d'ailleurs pas à fournir beaucoup d'efforts car elle est devenue maigre tel un fil de fer.

Un beau jour, quand elle ne supportait même plus d'être transportée, la maison se remplit de mes tantes et de leur marmaille. Je ne me souviens plus si c'était le soir même de leur arrivée, ou un peu plus tard, que tout le monde resta longtemps éveillé. Ma mère retenait l'attention des femmes plus que d'habitude et de temps en temps on lui demandait de ne pas avoir peur, de ne pas oublier ses prières et que tout se passera bien.

Ma mère semblait beaucoup plus fatiguée qu'effrayée. Elle a même pu échanger quelques plaisanteries avec les femmes qui l'entouraient et m'a appelé pour dormir à côté d'elle comme d'habitude.

Elle m'avait souvent parlé de sa mort et je commençais à comprendre que tout le monde va mourir un jour ou l'autre comme mon oncle. Mais va-t-elle mourir tout de suite? Est-ce pour cela que les discussions paraissent si sérieuses, ce soir, et les larmes silencieuses si faciles à couler sur les joues? Et du coup je fus très inquiet. Mais ma mère m'avait également dit que je vais aller à l'école, que je serai grand, important et que je l'emmènerais avec moi et qu'elle vivra très heureuse ! Donc tant que je ne suis pas allé à l'école, devenu grand..., elle n'a aucune raison de mourir! Je m'endors tranquillement, souriant même!

A l'aube je fus réveillé par un bruit inhabituel. Ce n'était pas la toux de ma mère, car il y a longtemps que je m'y suis habitué à tel point que je ne l'entendais plus dans mon sommeil. On dirait plutôt une sorte de sifflement ou d'inspiration qui n'en finissait plus. J'ouvris les yeux. La lumière discrète de l'aube commençait à s'infiltrer par la porte et les personnes qui dormaient avec nous dans la même chambre continuaient de ronfler paisiblement sans doute fatiguées par la longue veillée d'hier soir.

Le bruit étrange venait de la gorge de ma mère. On dirait qu'elle est en train de s'étouffer. Je la secouais en lui demandant ce qui n'allait pas mais seule sa respiration sifflante me répondit. Je me dressais aussitôt sur mes genoux et la tins par ses frêles épaules en criant « Maman! Maman! Qu'as-tu ? ». Instinctivement je sus ce qu'elle est en train d'avoir: Elle est en train de mourir !

Elle réussit à poser ses mains sur ma poitrine, s'est mise à me pousser pour m'éloigner et parvint à me chuchoter: «Que Dieu te donne une autre maman mon petit !».

Je ne veux pas d'autre mère ! Je ne veux qu'elle et rien qu'elle !

Et du coup, je sens mon cœur s'arracher de ma poitrine, ma poitrine éclater et tout mon corps se pulvériser! Une souffrance inconnue jusqu'alors disloque tout mon être, une souffrance devant laquelle tous les coups de bâton, toutes les gifles toutes les lacérations d'épines, toutes les plaies, qu'avait connu mon corps jusqu'à présent, n'étaient que des simples caresses ! Je hurle en fixant les yeux de ma mère dont je ne vois plus maintenant que le blanc. Non, ils ne vont pas la mettre sous terre comme mon oncle ! Je m'agrippe à son corps désespérément si bien que quand les membres de la famille, réveillés par mes hurlements, sont venus me séparer d'elle, je l'ai soulevé avec moi, ses bras pendants et sa tête penchée en arrière ! Je rue et mords ces criminels qui veulent m'arracher ma mère et qui, finalement, y sont parvenus ! C'est injuste !

Elle fut enterrée le jour même comme le veut la coutume. Et voilà: pas plus loin qu'hier j'étais encore bien au chaud à côté d'une mère bien vivante. Aujourd'hui le soleil s'est couché sur deux orphelins de plus sur terre, deux orphelins qui vont longtemps dormir côte à côte, pleurant silencieusement pour ne pas réveiller les autres membres de la famille et réveiller la foudre des dormeurs. Ma grande sœur a pris la relève de ma mère. J'avais environ six ans et elle presque le double.

Mon père n'avait pas assisté ni à la mort ni à l'enterrement de ma mère. Les Français sont en train de quitter le Maroc et le Roi Mohammed V est revenu triomphant de son exil. Le peuple est monté à Rabat (la capitale du Maroc) pour accueillir son Roi. Mon père n'est pas du reste. Et avant d'y aller il demanda à Maman si elle veut qu'il lui ramène quelque chose. Elle lui demanda du pain blanc !

En revenant de Rabat, il fit un détour par Boujniba où il retrouva son emploi de boutefeuf à l'office Chérifien des Phosphates (OCP). C'est ce qui explique son absence quand ma mère est morte. Mais lorsqu'il est revenu, il avait apporté avec lui le pain blanc qu'elle lui avait demandé. Puisqu'elle n'est plus là, c'est à nous les enfants qu'est revenu l'honneur de se délecter de ce festin.

Entre novembre 1955 et probablement juin 1956, mon père fit la navette entre Oulad M'Barek et Boujniba. Navette c'est trop dire, il vient nous voir un week-end sur deux. Mais qu'importe ! Il est devenu plus gentil avec moi durant ses visites. Il me prenait de temps en temps sur ses genoux et m'avait même fait monter une fois sur le dos d'un poulain et m'avait fait promener jusqu'à ce que je fusse fatigué. Il m'avait également pris avec lui sur la bicyclette neuve qu'il venait de s'acheter et nous avions fait les deux kilomètres qui séparent notre maison du douar Oulad M'Barek: Lui, sur la selle et moi en amazone sur le cadre, devant lui. Lors du chemin de retour, mon pied s'est glissé entre la fourche et la roue. Et vroom ! Mon père fit un vol plané par dessus le guidon, tandis que moi, dont le pied est toujours coincé entre la roue et la fourche, je fis un ou deux tonneaux avec la bicyclette toute entière !

Mon père me dégacha le pied qui me faisait hurler de douleur. Il faisait de son mieux pour me calmer d'une façon si douce et si gentille que j'ai pris tout mon temps pour aérer mes poumons. Mais voilà que soudain il s'écria: «Assez!». C'était comme au «bon» vieux temps. Alors je me tus sur le champ et les quelques spasmes que je laissai échapper de temps en temps, me faisaient courber l'échine afin de prévenir d'éventuels coups derrière la tête.

Cet incident m'a appris qu'orphelin ou pas, la patience des adultes a des limites et il y a de ces limites à ne pas dépasser. Serais-je capable de m'en souvenir ?

A. El Fouladi

A suivre dans le numéro de Mai 2010 de Maghreb Canada Express

(1) **Choukara:** *Musette marocaine que les hommes portent suspendue à leur épaule à l'aide d'une corde de lin ou autre.*